Lectures

Les comptes rendus, 2012

Marie Duru-Bellat

Jean-François Bouvet, *Le camion et la poupée. L'homme et la femme ont-ils un cerveau différent ?*

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Marie Duru-Bellat, « Jean-François Bouvet, *Le camion et la poupée. L'homme et la femme ont-ils un cerveau différent ?* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2012, mis en ligne le 10 décembre 2012, consulté le 24 juillet 2014. URL : http://lectures.revues.org/10098

Éditeur : Liens Socio
http://lectures.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://lectures.revues.org/10098
Document généré automatiquement le 24 juillet 2014.
© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Marie Duru-Bellat

Jean-François Bouvet, *Le camion et la poupée. L'homme et la femme ont-ils un cerveau différent ?*

1 Avec un titre accrocheur, l'auteur, biologiste de formation mais volontiers essayiste sur les questions scientifiques, aborde la question fort médiatique du « sexe du cerveau » (comme le titre par exemple le numéro de novembre 2012 de la revue *Books*) ; autrement dit, face aux différences entre les hommes et les femmes, peut-on établir que cela vient de leur cerveau, ou, en termes plus académiques, peut-on en la matière faire la part de l'inné et de l'acquis ? Question dont on perçoit sans mal les incidences politiques… depuis Aristote, qui se demandait si les places différentes qu'occupent hommes et femmes dans la société pouvaient se justifier en référence à un ordre naturel. Rien d'étonnant donc si la littérature sur cette question est à la fois hyper abondante et très emprunte d'idéologie, ce que pointe d'emblée l'auteur, en prenant ses distances avec ce qu'il désigne comme « la pression idéologique douce » des féministes (p.16) qui rejettent tout déterminisme naturel, mais aussi les tenant(e)s du « sexe du cerveau » comme D. Kimura, débouchant sur un essentialisme justifiant l'ordre des sexes établi. J-F. Bouvet se positionne donc comme en quête d'une position équilibrée entre ces deux extrêmes, une position informée par la science et dépassant les clivages idéologiques.

2 Il va instruire cette question de manière méthodique, avec des chapitres centrés successivement sur les structures cérébrales, les hormones (avec pour titre « cerveaux sous hormones »), les performances cognitives, les différences d'empathie ou d'agressivité, les comportements sexuels et parentaux, les jouets (offerts aux enfants), la psychopathologie…

3 Pour qui a déjà lu quelques ouvrages sur ces questions (depuis ceux nombreux de la biologiste C. Vidal à ceux récents et pointus de C. Fine)[1], ce livre (sans doute destiné à un public découvrant cette question) peine à convaincre ; même si l'auteur émaille son texte de rappels biologiques très pédagogiques (ce que sont les gênes, les hormones…), le lecteur attentif est frappé par de nombreux raccourcis, sans doute illustratifs des travers de toute cette littérature. Ainsi, si l'on comprend aisément qu'une partie de la recherche en ce domaine se fasse sur des animaux, on passe sans cesse du rat à… l' « adulte » est-il écrit (p.73), sachant qu'on oublie de rappeler que c'est de l'adulte rat qu'il s'agit, ce qui est trompeur pour le lecteur et mériterait plus de justification. Autre exemple : on lit à la page 72 que « les fluctuations des niveaux de testostérone sont associés à des changements d'épaisseur corticales dans l'hémisphère droit chez les filles et dans l'hémisphère gauche chez les garçons » ; pour ajouter deux lignes plus loin « la testostérone agirait donc sur les différences fonctionnelles entre hémisphères liées au sexe » ; et enchaîner ensuite : « il apparait donc que les hormones sexuelles conditionnent le développement du cerveau »… En dix lignes, on est donc passé d'une corrélation à une causalité puis à une détermination…

4 Plus loin, on nous présente des travaux « mettant en évidence », est-il écrit, « que la testostérone diminue chez les femmes l'aptitude à décrypter les émotions d'autrui (p.125), tout en précisant quelque lignes plus bas que la présente étude ne porte hélas que sur 16 femmes… Et tout au long du livre, le lecteur est fasciné par les sauts mystérieux (à partir, le plus souvent, de corrélations simples) qui sont opérés entre certaines particularités anatomiques (la taille de l'amygdale par exemple) et… les capacités manifestées en maths et le degré d'empathie.

5 Nourri de multiples références, ce livre produit incontestablement un effet d'accumulation avec ces travaux présentés comme scientifiques même si l'auteur note souvent et honnêtement qu'ils ne sont pas très concluants et qu'il est au total « périlleux de rapporter telle ou telle différence fonctionnelle cérébrale, comportementale ou autre, à une différence anatomique » (p.54). Mais pourquoi alors égrainer des travaux qui se contredisent ou ne sont pas concluants : l'accumulation même peut emporter l'adhésion, d'autant plus qu'elle est portée par un parti-pris fort, qui révèle peut-être l'ethos disciplinaire (ou la déformation

professionnelle) du biologiste, à savoir que le contexte ne saurait sérieusement contrecarrer le poids du biologiste… Même si la notion aujourd'hui parfaitement admise par les scientifiques de plasticité cérébrale montre que l'environnement dans lequel évolue un être humaine affecte son cerveau, on continue à interpréter les différences constatées entre hommes et femmes comme renvoyant forcément pour une part à toutes ces micro-différences d'ordre biologiques forcément influentes ; or si l'on admet que dès la première heure, les petits garçons et les petites filles sont « traités » différemment –ce que montre une masse de recherches psychologiques-, et que donc cela marque leur cerveau, on ne voit plus trop comment on pourrait trancher dans cette question, qui s'avère alors indécidable chez les humains, de l'inné versus l'acquis (et que les scientifiques ont d'ailleurs laissé en désuétude à propos de l'héréditabilité du QI). Il reste certes les constats faits sur les embryons, mais non seulement les observations sont en général fragiles (portant sur un nombre restreint de cas), mais l'auteur rappelle sans cesse que les gênes ne jouent que lorsqu'ils s'expriment, ensuite, sur un terrain qui est social donc, et de plus toujours en interaction avec un nombre élevé de gênes.

6 Ce qui frappe le lecteur sociologue, c'est la manière dont la perspective disciplinaire du biologiste l'amène à sous-estimer systématiquement le contexte, ne serait-ce que parce qu'il a l'air de considérer que travailler sur des enfants de 17 mois (expérience citée p.175) permet d'esquiver l'influence de toute socialisation différentielle, ou encore quand il cite sereinement des travaux sur des « échantillons de tissus cérébraux » (p.201), sans sembler être perturbé par le fait qu'il s'agit d'adultes marqués par conséquent par toute une socialisation antérieure… Il semble aussi, de par sa position, porté à donner quelque crédit aux thèses de la sociobiologie, pourtant largement discutées, voire discréditées aujourd'hui, chez les scientifiques[2].

7 On peut évidemment se demander comment, particulièrement sur ce type de question largement indécidable, il est possible de ne pas mêler, comme le discutait déjà H. Becker, science et la morale ; rappelons qu'il écrivait, à la fin de son ouvrage « Outsiders » : « Quand nous soumettons nos hypothèse à l'épreuve de la vérification empirique, nous essayons de minimiser l'influence des jugements moraux par crainte de voir nos désirs déteindre sur nos conclusions. Mais quand nous sélectionnons des problèmes en vue d'une recherche, nous prenons en compte (outre divers problèmes pratiques et théoriques) la relation de nos découvertes potentielles avec les problèmes moraux qui nous importent… (p.228).

8 Il ne s'agit pas ici de prétendre que les sociologues échappent à toute orientation « morale » : il est toujours pertinent de se demander pourquoi on explore telle ou telle question. Là, on peut se demander pourquoi l'auteur met tant d'acharnement scientifique pour prouver que la testostérone a bien un effet… Les recherches sur l'héréditabilité (de l'intelligence chez les noirs, avec les thèses de Herrnstein et Murray dans « The Bell Curve ») ou toute la sociobiologie, ont toujours eu une visée politique (voir sur ce point l'ouvrage de Ruelland cité). La sociologie ne saurait évidemment pas échapper à cette orientation normative ou politique plus ou moins explicite (comme l'illustre la sociologie du genre), mais voilà qui fait réfléchir !

9 En outre, le lecteur profane peine, sauf à se documenter sérieusement sur le sujet, à départager le vrai du faux (par exemple, l'auteur cite énormément les travaux d'un professeur de psychopathologie américain qui, si on se réfère à d'autres auteurs comme C. Fine, sont extrêmement contestés). D'ailleurs l'auteur tombe aussi dans ce piège quand il aborde les franges plus psychologiques de son sujet, quand il semble « découvrir » que les résultats du QI ne diffèrent pas selon le sexe, ce qui est évident pour qui connaît un peu ce test, construit par les psychologues précisément en éliminant les items introduisant des « biais » selon le sexe. De même, la connaissance des nombreux travaux conduits en psychologie sociale sur ces questions mettent à mal la notion de performances masculines ou féminines dès lors qu'il suffit souvent de modifier la consigne pour supprimer ou renverser toute différence (de nombreux exemples sont cités dans l'ouvrage de C. Fine). Cela vaut évidemment pour le lecteur sociologue, alors que la question inné/acquis relève tout autant de la psychologie sociale que de la biologie. On voit bien ici une réelle difficulté de toute exploration inter-disciplinaire : il faudrait non seulement connaître, comprendre mais aussi confronter équitablement des travaux extrêmement disparates. Il reste au sociologue un domaine peut-être moins problématique mais tout aussi passionnant : analyser sociologiquement cette science du cerveau, dans son

contexte - pourquoi est-elle particulièrement développée aux Etats-Unis - et dans ses fonctions idéologiques, tout particulièrement pour ce qui est des différences entre les sexes alors qu'elle est relativement disqualifiée dans d'autres domaines (imagine-t-on J-F. Bouvet écrire un livre analogue sur les différences entre noirs et blancs ?).

Notes

1 C. Vidal et D. Benoit-Browaeys, *Cerveau, Sexe et Pouvoir*, 2005, Paris, Belin; C. Fine, *Delusions of Gender*, 2010, NY, Norton paperback.

2 Voir l'ouvrage très complet de J. Ruelland, 2004, *L'empire des gênes. Histoire de la sociobiologie*, ENS Editions. Voir aussi J. Prinz, 2012, Beyond Human Nature, Allen lane.

Pour citer cet article

Référence électronique

Marie Duru-Bellat, « Jean-François Bouvet, *Le camion et la poupée. L'homme et la femme ont-ils un cerveau différent ?* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2012, mis en ligne le 10 décembre 2012, consulté le 24 juillet 2014. URL : http://lectures.revues.org/10098

À propos du rédacteur

Marie Duru-Bellat
Sociologue, Professeur des Universités, spécialiste des inégalités, de l'éducation et des questions de genre

Droits d'auteur

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors